

Mme LISE LESEVRE  
PARIS JUNE 7, 1983

LL: Je suis Lise Lesèvre, je suis née le 16 Janvier, 1901 dans un petit village près de Grenoble, à Domaine, dans l'Isère. Et vous me demandez comment est venu cet engagement dans la Résistance; je ne sais pas si nous nous sommes rendus compte que nous entrions dans la Résistance. Nous avons eu l'ennemi chez nous, avec tout ce que cela comportait; et ça a été un mouvement spontané, un peu incohérent pour commencer parce que comment voulez-vous lutter contre ces hommes qui arrivaient avec des chars, avec des mitrailleuses.... Mais tout de suite il y a eu un refus de les accepter, et d'accepter leur présence sur notre sol. Mais nous n'avions plus d'armes puis qu'elles ont été détruites, alors on a servi l'armée française, ou presque. Alors petit à petit, entre groupes d'amis, on a décidé de faire quelque chose. Alors je vous répète, au départ ça a été très incohérent, qu'est ce qu'il fallait faire; alors on a fait des tracts pour secouer la population, pour dire aux gens qu'on n'était pas d'accord et qu'ils n'étaient pas d'accord, eux non plus, ceux à qui on s'adressait, n'est-ce-pas? Et s'ils n'avaient pas envisagé la question sous cette forme, ça les faisait réfléchir. Alors il y a eu des distributions de tracts il y a eu de la propagande, comme ça, de bouche à bouche. Et puis tout d'un coup c'est devenu sérieux; on ne pouvait plus aller comme cela, il fallait s'organiser. Alors on a commencé à s'organiser, et l'organisation s'est faite très vite, et très consciemment. Alors les Allemands sont arrivés à Lyon en '39; ils en sont repartis, ils sont revenus; mais alors dès fin '40

la Résistance a vraiment commencé. Propagande, distribution de tracts journaux clandestins qui ont commence, alors les journaux étaient souvent imprimés grossièrement, bien entendu; on n'avait pas encore des imprimeries comme après. Alors très rapidement on a eu Combat et Franc-Tireur, les journaux, les petites feuilles étaient de cette dimension, Combat et Franc-Tireur.... Oui je peux vous dire sûr...

Il y a eu des passages à vide pour certains, vous comprenez, mais on continuait quand meme a réfléchir à ce qu'il fallait faire. Et puis la pression allemande se faisant sentir plus vigoureusement, il a fallu réagir plus vigoureusement. Alors dès, je regarde les dattes ein... fin '42 il a fallu penser sérieusement à s'organiser contre la déportation qui commençait à sévir. Les étudiants étaient touchés, les ouvriers aussi, alors nous avons formé un comité universitaire, et tout ça, entre amis, on se connaissait tous, là c'était le danger, vous comprenez, parce qu'un arrêté... Enfin je dois dire que beaucoup ont tenu, presque tous ont tenu. Alors la lutte contre la déportation... nous avons formé un comité universitaire Lyon-Grenoble parce que Lyon était très touché aussi, et pas loin de nous. Alors service des fausses indentités, accueil des refractaires, ceux qui se sauvaient, il fallait pouvoir les mettre quelque part, dans des greniers ou dans des caves, mais on ne pouvait pas les prendre dans les appartements. Et les étudiants touchés par le STO-- Service du Travail Obligatoire-- . En mars '43-- alors tout ça vous comprenez, ça a demandé beaucoup de temps-- mais à partir de mars '43, les

maquis étaient organisés. Alors je suis entrée, à ce moment-là avec ma famille au Service National des Maquis Écoles, des cadres maquis, les MURs-- Mouvement Uni de la Résistance-- "Service Péracles", à l'organisation du centre de régulation du service à Lyon; Alors il y avait le ravitaillement, ce qui était très important, et nous avions des cartes et on n'en avait pas pour les réfractaires, le logement des volontaires avant leur départ pour les écoles de cadre, de maquis. Alors tout ça est évidemment très schématisé. Alors dès juillet '43, à octobre '43 j'ai été au centre d'accueil de l'école de cadre maquis "le Louvre"; "le Louvre", c'était le nom qu'on avait donné à ce maquis, à Tess-Languisère, c'est au-dessus de Tansein, c'est tout près de Grenoble. Je faisais l'assistante sociale de cette école.

I: Vous avez choisi de faire ça, ou parce que vous étiez femme on vous a indiqué ça?

LL: Et bien, je me suis trouvée lancée sur cette voie; vous comprenez mon fils, le grand, était étudiant, le jeune était encore très jeune, mais je me suis occupée des jeunes parce que j'avais des jeunes chez moi. Alors c'étaient des jeunes qu'il fallait protéger; et je pouvais faire ça tout en restant chez moi parce qu'il y avait quand même la maison à préserver, il fallait pas <sup>qu'on</sup> mettre une pancarte sur la porte: "Ici, Résistance." Il fallait ménager les amis...

I: La vie de tous les jours.

LL: La vie de tous les jours qu'il fallait continuer à mener, c'est ça. Alors en octobre '43 j'ai quitté le maquis, je suis revenue à Lyon, alors j'étais celle du service social toujours, des



maquis écoles, service des prisonniers et des evasions. Avec une jeune fille nous nous occupions des évasions; des évasions étaient possibles quand nos garçons étaient aux mains des Français. Avaient été blessés en maquis, emmenés en prison, on attaquait la prison, d'accord avec les médecins-- il fallait qu'on aie des accords à l'intérieur n'est-ce-pas? C'était une toute jeune fille qui s'en occupait aussi, elle passait partout; mon jeune fils qui avait 15 ans à l'époque, il passait partout en culotte courte, vous comprenez, on ne se méfiait pas de lui.

I: Il vous aidait?

LL: Ah mais oui, beaucoup.... Il n'est pas rentré....

Alors la partie de l'arrestation ça vous concerne moins?...

Oui, c'est ça qu'il faut que je vous dise; c'est un peu incohérent mais vous pouvez corriger après. En maquis, les garçons arrivaient le soir, de préférence, par un train normal. Ils, ils montaient par la montagne. En principe j'étais à l'arrivée du train, mais très discrètement. Alors ils arrivaient au maquis et ils avaient un nom indispensable qui indiquait l'envoyeur; il y avait un code, vous comprenez. Par exemple, pour les St. Cyriens c'était "Abemard" ou "Abelard" je ne me souviens pas, c'est un des deux noms. Alors quand ils arrivaient... alors ils avaient le service d'identité (était) très compliqué au maquis parce qu'il y avait trois identités... il y avait la vraie identité, que les garçons n'étaient pas obligés de me donner, leur vraie identité. Il y en avait qui ne voulaient pas... en principe ils me la donnaient, Ça me servait à moi s'il arrivait malheur, ou s'ils étaient arrêtés, s'ils étaient blessés, je savais où trouver des familles. Enfin, ceux qui ne voulaient pas donner leur vraie identité, ils

avaient leur fausse identité, leur vraie carte d'identité pour la Résistance. Alors sur ces cartes d'identités à l'époque il y avait marqué le nom du père et de la mère; alors quand je faisais une tournée du maquis je les arrêtais et je leur posais la question: "Le nom de votre père, prénom de votre mère" pour voir s'ils étaient bien au courant de ce qui se passait sur leur faux papiers. Et puis il y avait le nom de guerre, le nom que seul nous employions au maquis; beaucoup avaient gardé leur 'totem' scout. Beaucoup avaient gardé leur 'totem' scout; j'avais des lapins, j'avais des laperaux, j'avais des dragons.

I: Ah oui, même des dragons?

LL: Même des dragons. Il y avait Marceau, il y avait Robespierre, il y avait les grands noms de la Révolution française. Chacun laissait aller sa fantaisie, bien entendu. (Looking through papers) ...Ça c'est plutôt la déportation.... Ça a été très drôle ce St Cyrien qui n'est pas venu en maquis, il est allé à L mais il m'envoyait des maquisards qui sortaient... la promotion... à qui Petain fait mettre genoux devant les Allemands... vous savez: "Genoux les hommes, debout les officiers," et il leur a fait remettre leur famille aux Allemands. Alors ça, les St riens sont partis immédiatement et ont rejoint différents maquis où ils avaient leur place, c'étaient des combattants, hein. Et alors dans ces maquis, chez nous c'était une école de cadre, dans ces maquis on formait des équipes volantes. Ces équipes volantes partaient dans les autres maquis et apportaient...

I: Pour les entraîner?

LL: Pour les entraîner, et... justement tout-à-l'heure j'ai trouvé un article très intéressant, vous pouvez couper quand

je ne parle pas... Oui, nous avons organisé, je vous l'ai déjà dit, je peux le redire, ça na fait rien, c'est le papier que je voulais... Nous avons organisé à Lyon et Grenoble un comité universitaire Lyonnais-Grenoblois de résistance contre toutes les formes de déportation qui était le relève-- vous savez sous prétexte de relève on envoyait des gens, on devait envoyer d'autres ça c'est jamais fait-- toutes les <sup>formes?</sup> femmes de relève et le S.T.O. Ce comité s'est rattaché d'abord à "Combat" puis avec "Combat", au Mouvements Unis de la Résistance, les MURS. Dans le cadre du service national maquis des MURS, nous avons été chargé de la constitution du service national des écoles de cadre maquis, dit "Services Péricles." Nous nous préoccupions à l'époque de détecter quelques emplacements particulièrement propices de maquis en vue de la période où un grand nombre d'étudiants, en face de la menace croissante du S.T.O, auraient à prendre le maquis simultanément parce qu'ils sont partis presque tous ensemble. La première région qui nous sembla possible fût pres de Digne, dans les Basses-Alpes; un petit village barême. La région était parfaitement déserte, désoléé même, quelques habitants dans quelques rares villages sur le parcours d'un petit tortillard comique, un petit train comique qui s'en allait à travers les champs. Un fond de vallée, des grands plateaux secs et déserts, coupés de gorges, de chaînes caillouteuses arides; la furent accueillis les premiers éléments acheminés de Lyon. Et un mois plus tard la Lavandrai, ca a été le nom du camp. La Lavandrai était devenu un camp parfaitement organisé soumis a une très stricte discipline. Ils n'étaient pas la pour s'amuser, et ils le savaient. Et le Louvre, alors le

Louvre c'est là où je suis allée, attends... à Tesse, et le Louvre naissait en même temps. <sup>reabiiii</sup> Pendant trois mois, juillet août et septembre '43, j'ai eu la charge du centre d'accueil de cette école de cadre maquis à Tessa dans l'Isère, Massif de Beldone, petit village à la population sympathique où nous passions depuis deux ans quelques vacances en famille.

M. le Maire sympathique mais aussi il pensait comme ses administrés, comme il était dangereux de penser à cette terrible époque. Il n'y eut aucune difficulté pour leur faire accepter ce dangereux voisinage, c'était grave pour eux, vous comprenez, de nous accueillir. Les paysans mirent à notre disposition des granches en altitude, du ravitaillement autant qu'ils le pouvaient; et je dois dire que chaque semaine un camion de l'intendance militaire de Grenoble, un très officiel camion, prenait discrètement le chemin de la montagne négligeant la caserne allemande qu'il aurait dû ravitailler. Et la vie là aussi s'organisa. Notre petite maison, un peu retirée du village, devint le centre d'accueil. Mais il fallait arriver jusque là, et pour arriver à nos maquis, il fallait à nos voyageurs des cartes d'identité autres que les leurs, des fausses cartes d'identité. En juin '43 il fallait que tous les refractaires aient quitté la ville parce qu'après ce n'était plus possible. Ce furent des départs groupés parfois, mais organisés cette fois, nos maquisards partaient assez souvent habillés en scout et tout un matériel de camping scout-- grosses marmites, gamelles, couvertures, et la fausse carte d'identité indispensable pour ce long voyage en chemin de fer où on était visité par

les Allemands.

I: Tout le long du trajet.

LL: Il fallait rajeunir ou vieillir le titulaire <sup>suivant</sup> ~~selon~~ son âge et son allure. C'était pour tous ces garçons, je crois, un moment de panique et d'intenses émotions que cet échange de personnalités; je prenais leur vraie carte et je leur donnais la fausse, et c'était très dur. J'ai vu des yeux pleins de larmes; on regardait cette carte trop neuve, on la mettait sous le pied, on la frottait durement par terre... seule la photo était vraie; et le cœur battait sûrement très fort au premier contrôle allemand dans le train. Mais la carte était bien faite et fût montré plusieurs fois à des voyageurs par les Allemands, par les voyageurs de ce même train qui avaient des identités de modèle ancien, mais valables; et les Allemands leur disaient: "Il vous faut changer cette carte contre celle-ci." C'est pas tout-à-fait le même modèle vous savez, les nôtres étaient plus récentes et pour cause. (laughter) Le centre d'accueil où j'étais voyait donc arriver chaque jour, ou presque, des maquisards; parfois un groupe, parfois un ou deux garçons un peu perdus, parfois des fils d'amis ou de connaissances à qui je m'empressais de lancer mon nom de guerre pour me présenter pour qu'ils ne m'appellent pas par mon vrai nom, pour qu'ils ne me saluent pas par mon vrai nom pour que les autres ne le sachent pas. Pour les isoler, il y avait un mot de passe qui attendait une réponse, ce mot de passe changeait tous les jours; ils devaient dire un mot, j'en répondais un autre, tous les jours je recevais. Le service identité, je vous l'ai dit, était bien compliqué; en maquis chaque garçon avait trois identités-- si je répète, ça na fait rien? -- la vraie, que seule je devais connaître et oublier aussitôt pour ne la retrouver qu'en cas de



détresse et pour la famille-- arrestations, blessures-- puis celle de la fausse carte d'identité que le garçon gardait toujours sur lui, et enfin le nom de guerre, le seul employé au maquis. La session était de 20 jours; 20 jours de travail intensif-- instruction, armement, combat, selon les méthodes directes et rapides qui avaient été mises au point; instruction civique également en cours de la session, situation de la Résistance française, le sens de notre combat, ses buts immédiats et les problèmes d'avenir qui se posaient. Ils ne se sont pas passé du tout comme on avait prévu, m'enfin c'est une autre histoire. Le groupe des stagiaires devenait très vite un groupe très homogène, même s'il y avait eu des difficultés au début. Certains éléments arrivaient du maquis, d'autres des Chantiers de Jeunesse, puisque nous étions école de cadre, vous comprenez, alors ceux des Grandes Ecoles arrivaient à l'école de cadre. Alors il y avait donc... certains arrivaient des Chantiers de Jeunesse de Vichy. Ils arrivaient directement des Chantiers de Jeunesse, et de milieux divers-- élèves grandes écoles nationales et un très grand contingent de St Cyriens. Parallèlement à l'activité de l'école se développe celle de l'équipe volante; le rôle de l'équipe volante était de se déplacer de maquis en maquis, de se rendre compte sur place de leur organisation, et de séjourner dans chacun de ses maquis le temps nécessaire pour en compléter l'instruction. Il fallait qu'ils soient prêts au combat, prêts... et c'était un combat tout-à-fait différent de celui que pratique l'armée régulière. Une équipe volante devait avoir des ressources multiples,

ça c'est exacte; elle était très importante l'équipe volante. Il fallait beaucoup de tact appuyé sur beaucoup de compétence pour pouvoir s'introduire dans un maquis existant depuis des mois, aider efficacement le chef de ce maquis sans le blesser dans son amour-propre; il avait déjà installé sa loi, si on peut dire, et au besoin le conseiller. Il fallait que l'équipe volante fut capable de mener à bien l'instruction militaire, l'éducation physique, l'instruction civique, et compta au moins un bon meneur de jeu capable de créer rapidement une ambiance. Vous savez, vivre en montagne, caché, c'est pas très drôle; ça va quelques jours et puis après, c'est très dur.

I: Ce n'étaient que des hommes.

II: C'était que des hommes.... Je vous ai dit il fallait être capable de créer rapidement une ambiance quand on voyait que ça allait mal tourner, il y en avait parfois besoin. Pendant l'hiver '43-'44 le rôle de meneur de jeu pouvait être aussi important que celui d'instructeur militaire, m'ont confié certains de mes maquisards. Vous savez, les changer, les sortir de cette situation; vous voyez des jeunes qui sont sortis de leur famille, et puis "pan" ils sont en plein bois tout d'un coup... Il faut avoir vécu ça pour se rendre compte de ce que c'était; maintenant ça semble un jeu, c'est écrit. Ce fût pendant une intersession qu'arriva l'affaire la plus grave dans la région de Barême, le premier maquis qu'on avait formé dans les Basses-Alpes. Une dizaine de stagiaires, restés au camp avant de recevoir leur affectation parce que certains arrivaient en cours de session, alors ils attendaient la session prochaine-- une dizaine de stagiaires restés au camp avant de recevoir leur

affectation, en l'absence de Prince, un officier martiniquais, ils furent, les garçons furent capturés par surprise par une compagnie allemande. La façon dont ils s'en tirèrent veut d'être rapporté-- ça vous intéresse? Leur sort normal dans cette région, à cette époque, devait être l'exécution:

Ils étaient armés. Prince, immédiatement alerté, monta une expédition pour les libérer qui échoit au dernier moment par un incident malencontreux, on les croyait perdus. Ils furent sauvés par les officiers allemands. Ils avaient trouvé, en fouillant l'emplacement du camp, des papiers d'organisation de la Jeunesse Allemande. S'étant renseignés, ils furent stupéfaits de la façon dont on pouvait travailler dans un maquis terroriste; ils firent ce qu'ils purent pour que les prisonniers soient considérés comme des combattants et simplement déportés comme travailleurs. Deux au moins s'évadèrent au cours du voyage vers l'Allemagne. Ils les ont même fait partir comme travailleurs, pas comme déportés. 'Le Louvre,' où j'étais n'eut qu'une grande alerte, mais sans conséquences. Au moment où les Allemands passèrent la ligne de démarcation en septembre '43, un groupe assez important s'arrêta à Tess; le postier me fait immédiatement prévenir; tout le monde était au courant. Il y avait toujours deux maquisards au centre d'accueil, je les envoie immédiatement rejoindre leurs camarades et les prévenir de descendre sous aucun prétexte, même de ravitaillement-- ils descendaient tous les jours pour le ravitaillement vous comprenez.

Il pleuvait très, très fort, brusquement je vois arriver un

groupe de soldats allemands dans la prairie; dans la grange à côté de la maison et de la ferme de notre propriétaire.

Il y avait des armes-- et pas des armes de dame je vous assure-- il y avait deux mitrailleuses aux moins, des fusils mitrailleurs, des fusils. Un groupe de l'armée secrète, qui avait un maquis près du notre, avait demandé la veille à notre propriétaire de bien vouloir abriter ses armes et munitions le temps de trouver une chache plus favorable. Personne à la ferme, la grange était fermée à clef, mais les hommes en vert pouvaient exiger cette clef ou faire sauter la serrure. Vous savez c'était une grosse serrure. Cette pluie torrentielle pouvait leur donner envie de se mettre à l'abri. J'étais folle de terreur lorsque je m'aperçois que deux Allemands seulement étaient restés près de la maison. Ils installaient un téléphone de campagne-- ce qui m'avait beaucoup impressionné. Je disais: "S'ils mettent ce téléphone, ils ne vont pas repartir"-- Ils installaient un téléphone de campagne. Je suis allée près d'eux, je les ai invités à venir prendre une boisson chaude à la maison; ils ont terminé leur travail d'installation, téléphone quelque part, et se sont rendus à mon invitation. Je leur ai servi un café, un vrai, je triais toujours le bon grain du mauvais. Ils ont bu un grand verre d'eau de vie, ils parlaient assez bien le français; mais nous avons parlé de la pluie et du beau temps... Ils tardaient à revenir, ils se sont réchauffés à ce bon feu de bois, ils sont repartis vers leur téléphone, et l'ont démonté. Je les surveillais, ils se sont retrouvés pour me saluer de la main et me remercier encore de mon bon accueil. C'est mon seul acte de collaboration, mais j'avoue que j'ai eu très, très peur.



S'ils avaient demandé à rentrer dans la grange tout était là. Moi j'étais folle quand j'avais vu ça, j'étais pas là quand ils avaient apporté les armes, et de toute façon, même si j'étais là, ils auraient mis, ils les mettaient pour deux ou trois jours pour pouvoir les transporter ailleurs. Ça c'était l'armée régulière, vous comprenez, qui était réformée - enfin c'était pas l'armée régulière, mais elle s'était réformée, comme ça, et eux avaient quelques armes. Fin septembre '43, au moment de l'alerte de la réplition italienne, le service Péricles, regroupant ses maquis écoles nationaux dans le Jura, la Lavandrai et le Louvre reçurent un ordre de transfer. Malgré les difficultés d'une tel transfer, et quelques arrestations, hélas, les maquisards atteignirent par petits groupes le Jura. Alors dans le Jura on était un peu plus tranquilles parce qu'on était accolé à la Suisse; en cas de vrai catastrophe on pouvait peut-être passer... On n'était pratiquement pas armés en maquis, on n'avait même pas des armes d'exercice, on avait peur que nous partions trop vite. L'école des cadres maquis dans le Jura s'appela "T", et participa, comme les autres maquis du Jura au combat lors des attaques allemandes en avril '44. Elle constitua par la suite l'essentiel de l'encadrement du premier régime de Franche Comté constitué avec les maquis de Franche Comté lors de la jonction, pendant les combats de libération et la prise de Pontarlier, avec la première armée française pour participer ensuite au combat pour la libération en territoire et la campagne d'Allemagne. Ça a quand même été, vous savez, très important. Nous pensions, nous, que... les maquis, il fallait faire quelque chose-- on a fait des maquis, mais on ne pensait pas

qu'on aurait à jouer un tel rôle, qu'on pensait un d'honneur, vous savez... Bon les Français ne pouvaient pas se laisser écraser comme ça sans réagir; mais en réalité ça a été plus qu'un d'honneur parce qu'on les a beaucoup gêné, beaucoup, beaucoup gêné. Vous comprenez, nous étions la force derrière, et la force inconnue, ils avaient une frousse terrible. J'ai une amie qui était directrice d'une école dans le petit village où je suis née... c'était pendant les bagarres de la libération, on lui amène des Allemands blessés, alors elle les fait installer dans la cave, en sous-sol; et puis après il y a des Allemands qui arrivent pour s'installer dans l'école alors elle leur dit: "Non, j'ai des blessés, on a mis une croix rouge, vous n'allez pas mettre des soldats." Alors les soldats la suppliant, ils avaient été... on leur avait donné un logement dans le village, le garage d'un de nos amis, et ce garage... il y avait derrière la montagne-- Domaine c'est acculé à la montagne, comme Grenoble, mais c'est encore plus près-- et derrière le garage, le garage avait une grande vitre, et derrière il y avait la montagne qui descendait jusqu'au garage; et les Allemands ont dit à mon ami: "Non, pas là-bas, maquis méchant."

I: Non, non, vous avez bien dégagé une importance... c'est le minimum qu'on a fait. Ça va toujours?

II: Ça va, ça va.

I: J'aimerais, si vous pouvez, je sais que ce n'est pas votre cas, vous êtes trop modeste, mais est-ce que vous pouvez peut-être expliquer d'avantage ce que vous avez fait vous-même?

Je veux dire comment vous avez envisagé ça comme mère, et femme et tout ça?

LL: Vous savez, on l'a envisagé tellement en famille que ça a été une chose naturelle. Je ne sais même pas si on y a bien pensé... j'ai pas l'impression qu'on ai pensé à la sécurité. La preuve c'est que je me suis fait prendre, on est venu arrêter mon mari et mon fils, on les a pris en hôtege; on ne les a pas relâche, moi j'ai été abominablement torturé par Barbie. Je suis revenue infirme, et les miens ne sont pas revenus, mon fils avait 16 ans.

I: Mais vous étiez prise comment?

LL: En mission, en gare. Je portais un courrier à la gare a Lyon qui partait le lundi soir; tous les lundis soirs j'allais en gare. Et j'avais-- dans la journée j'avais fait différentes choses, et le soir j'ai été arrêtée avec un groupe de voyageurs que je ne connaissais pas.

I: Il y a un peu de hasard que vous n'étiez pas...

LL: J'étais chargée...

I: Trahie...

LL: Ah, non, je parle... je ne l'ai jamais su puisque mon fils n'est pas revenu. J'ai trouvé en gare.. j'étais avec un garçon qui était le chef du Corps Franc, qui lui n'est pas rentré, et nous n'étions pas rentrés. Je venais pour le présenter, nous devions attaquer quelques jours apres un centre allemand. Ça avait beaucoup d'importance de détruire un centre allemand; ça arretait la repression sur toute un région; j'avais sur moi les plans d'attaque... c'est moi qui devais les... oui mais ils' ne l'ont pas su, ils n'ont pas su... quand ils m'ont demandé ce que c'était j'ai dit: "C'est les plans de notre maison de campagne." Comme ils n'étaient pas architectes (laugh) Alors j'étais en gare pour présenter deux officiers qui ne se connaissaient pas; j'avais un courrier à remettre, que j'ai remis donc je ne l'avais

plus, mais on m'a donné un courrier qu'on n'avais pas pu remettre, et ce courrier était très grave parce qu'il portait le nom de 'Didier,' et les Allemands recherchaient un certain Didier qui était le chef de l'Armée Secrète du Sud'Est. Et ils m'ont pris pour ce chef. Alors j'ai été interrogé comme tel pendant bien des jours; et ensuite, quand ils ont été à peu près persuadés que ce n'était pas moi, il fallait que je dise où était Didier.

I: Vous étiez un peu au courant?

LL: J'étais au courant, bien-sûr. Notez que je n'étais pas au courant pour ce Didier-là, mon Didier à moi c'était un petit agent de liaison sans importance, mais que je ne pouvais pas faire arrêter quand même parce que si je le faisais arrêter, lui pouvait parler etc, vous comprenez. Nous n'avions plus de bureau, nous n'avions plus rien parce qu'en mars '44, vous savez, ça allait très mal. Alors quand nous avions un emplacement où on pouvait se retrouver, où on pouvait mettre le courrier, alors celui qui se faisait arrêter avait 48h. pour donner le bureau, vis-à-vis des Allemands. Ça faisait bien, on avait l'air de parler, et les camarades étaient partis, et là il n'y avait plus rien nous allions chez une demoiselle qui gentillement m'avait prêté son appartement et m'avait dit: "Mais je ne veux plus d'agents de liaison, c'est vous qui ferez l'agent de liaison pendant ce temps là. C'est vous qui apporterez le courrier." Puis elle se chargeait de la faire partir. Elle avait sa mère qui avait 92 ans avec elle, elle ne pouvait pas risquer l'arrestation. Seulement ils m'ont pris pour Didier... ça a été très, très, très grave.



I: Les Allemands ont quand même pensé que c'était une femme qui était Didier.

LL: Et bien oui, vous savez les femmes avaient des/noms d'homme etc. Et puis je leur ai tenu tête, bien entendu. Et je suis ex/train-- mon fils a exigé que je mette à jour, j'avais beaucoup de notes que j'ai pu préserver pendant toute la déportation. Je faisais beaucoup de sténo à l'époque, j'avais pris des notes en sténo, dès que je venais les prendre je les reconstituais; et mon fils grognait depuis quelques temps en me disant: "Tu devrais mettre ces notes à jour, il n'y a que toi qui les connais," etc. Et j'ai retrouvé des choses extraordinaires dans ces notes. Par exemple j'ai retrouvé au cours d'un interrogatoire un Allemand--pas Barbie parce que lui c'était pas un interrogateur, c'était un cogneur, il oubliait de poser des questions pour cogner, c'était une brute immonde-- et ce bon homme me disant: "Si vous étiez ignorante de ces faits, si vous étiez ignorante comme vous le dites de ces faits....." [Vous permettez, je le cherche...] Qui était dans un livre, qui était pour Didier, et cette lettre, quand ils l'ont trouvé, ils étaient fous de rage, et ils n'ont jamais voulu me la donner à lire, elle devait être très importante. "J'ai peu de choses à vous dire, je ne suis pas Didier, Les documents que vous avez pu trouver appartiennent à cet ami Louis Guerin" (je l'avais appelé Louis Guérin parce qu'il y avait une rue Louis Guérin qui donnait sous ma fenêtre (laugh) "que j'attendais en gare hier soir. Ce sont peut-être des documents importants, je l'ignore, il me les avait confié en attendant de trouver une chambre. Ce que je ne comprends pas c'est

l'arrestation de mon mari et de mon jeune fils, leur presence à la maison prouve bien leur ignorance totale, sinon ils ne vous auraient pas attendu." Ce qui était vrai-- ils ont cru que j'étais partie à Paris. "Même si leur non-culpabilité est prouvée, ils resteront là en hôtege. Un des interrogateurs déjà vu ce matin aux deux premières seances est la. Il me parle avec douceur-- ce qui n'était pas le cas de Barbie-- puis il parle raison, il soulève une de mes mains meurtries-- j'avais déjà été abîmée-- et qui commence à prendre une teinte indéfini, il sait, me dit-il, que de grosses épreuves m'attendent, il veut m'aider, il a beaucoup d'admiration pour le courage dont je fais preuve. Je l'arrête: "Et si ce que vous prenez pour du courage était simplement ignorance totale?" ce qui aurait pu être vrai. "Votre attitude ne trompe pas, si vous etiez ignorante des faits qui vous accablent, vous seriez déjà désespérée."

I: Et après vous êtes passée dans un camp?

LL: Je suis partie...

I: Vous étiez déportée?

LL: Déportée, oui, à Ravensbrück puis... d'abord à Neuenbran dans un camp affreux ou on tuait les hommes et on nous faisait assister aux operations, puis ensuite Ravensbrück et ensuite en commando de travail a Liepsig dans des usines de munition. Ils ont eu bien tort de nous mettre dans des usines de munition parce que je vous assure en fait de munitions on a fait du sabotage et nos obus ont pas dû tuer beaucoup de gens (laugh).

I: C'est vraiment extraordinaire.

Et du fait, quand vous avez pu regagner la France j'imagine il y avait un stage, on vous a fait des soins et tout ça...

LL: Pas tellement... vous savez nous sommes revenus... puisque nous étions revenus c'est que nous étions des phénomènes.

Alors on nous a pas tellement soigné, on s'est pas tellement occupé de nous. On s'est remis au travail, où il fallait que je gagne ma vie; mon fils avait pas terminé ses études, mon mari et mon jeune fils étaient pas rentrés. J'ai fait la liquidation militaire de mon réseau. Et puis j'ai eu un mal de 1988 puisque j'avais eu des vertèbres lésés en cours d'interrogatoire avec le cher Barbie, qui est au fond de mon coeur.

I: Vous avez recommencé, vous avez repris le travail...

LL: J'ai repris le travail deux mois après mon retour; j'ai continué à travailler avec mes amis puisque j'ai fait la liquidation militaire du réseau. J'ai tenu 18 mois et puis là, je suis tombée. Je n'ai plus pu marcher, on m'a emmené à l'hôpital et je suis restée deux ans dans un sans poser le pied par terre. On m'a fait une greffe, les os étaient en très mauvais état, la greffe n'a pas pris, alors j'ai eu un corset de fer qui me permet de rester debout, et puis maintenant tous mes os sont touchés, les jambes et tout, et je me déplace avec beaucoup de difficulté.

I: Mais quand même vous êtes revenues avec l'idée de reprendre la vie.

LL: Ah mais oui, bien sûr.

I: Comme mère...

LL: Ah, mais oui c'est ça. Et puis de refaire, on a fait quand même beaucoup de choses en rentrant.

I; Et dans quel sens-- bien sur la perte de votre mari et de votre fils plus jeune-- est-ce-que vous voyez un sens dans lequel cela vous a poussé vers faire autre chose après, vous et peut-être vos collègues?

LL: Mais oui, vous savez, on aurait tout fait pour que la France--- vous savez la France vue de Ravensbrück était tres belle, quand on voit les choses de loin c'est toujours bien plus beau que de près, on a eu pas mal de déceptions depuis le retour (laugh) pas mal de déceptions. Et moi j'en ai bien voulu aux Américains parce qu'ils ont emmené Barbie alors que nous allions le descendre... Justement ce jeune Américain me disait-- parce que je disais: "Mais qu'est-ce-que vous avez tous à vous occuper de Barbie, c'est vous qui l'avez sauvé." Parce qu'on l'avait retrouvé en Allemagne, il faisait service secret pour les Américains, évidemment des gens comme ça sont précieux. On ne les trouve pas quand-même tout le long de la route. Alors il m'a dit: "Mais c'est bien pour ça que nous voulons montrer aux Américains ce que nous avons fait."

I: Vous avez tout-à-fait raison. Et par la suite vous êtes membre de groupes...

LL: Oui, de nos associations, de l'ADIR, de l'Amicale de Ravensbrück, les amicales de mon mari, de mon fils.

I; Et quels sont les projets en plus de garder la mémoire et de tâcher de se soutenir entre vous, est-ce-que vous avez d'autres projets?

LL; Vous savez, j'ai 82 ans (laugh) Mais vous savez, ce qui est resté entre les déportés c'est une chaîne extrêmement solide



qui nous lie et à qui rien ne pourra jamais passer; c'est assez extraordinaire vous savez. Parce que bon, nous avons des amis que nous aimons bien et nous en avons d'autres qui pèseraient peut-être un peu si elles avaient pas été déportés-- elles ont été déportés, elles peuvent se permettre tous-- c'est quelque chose de ... que l'on partage et c'est quelque chose d'incommunicable pour ceux qui ne l'ont pas connu, pour ceux qui ne l'ont pas vécu.

I: Quand je lis les archives, par exemple, ça me frappe, une femme dont on a tué le bébé qu'elle portait, elle a fait une fausse couche, elle a perdu son mari et tout et tout; et tout de suite elle recommence après la guerre, après être revenue de Ravensbrück, elle se charge de s'occuper des enfants des fusillés. Alors je trouve ça extraordinaire.

LL: Oui, oui, c'est ce que j'ai fait en rentrant; je me suis occupé des enfants de ceux qui n'étaient pas rentrés. Il n'y avait pas beaucoup d'enfants parce qu'ils étaient très jeunes chez nous, ils n'étaient pas mariés, mais enfin il y en avait quand même quelques uns qui étaient mariés.

I: Vous avez dit que la famille c'était beaucoup plus que la lutte absolue...

LL: C'est ça oui.

I: Je voudrais quand même tâcher de voir en quoi votre expérience des hommes, d'un homme.

LL: Les hommes ont ce même sentiment, ont cette même amitié entre eux et avec nous; c'est extraordinaire quand vous arrivez dans ces réunions d'hommes, vous voyez des hommes âgés: ils prennent

tendrement par le coup leurs camarades, ils font exactement comme nous. Ils ont gardé cette même sensibilité, cette sensibilité qu'on ne laisse pas voir à tout le monde.

Et puis alors ce qu'il y a vraiment, c'est le mot qu'il faut prononcer, c'est "solidarité"; cette solidarité qui est indissoluble.

I: Et les femmes, est-ce-qu'il y avait une différence entre ce que était fait? En principe j'ai l'impression on faisait ce qu'on faisait dans la vie ordinaire; et les femmes étaient surtout dactylo...

LL: Oui, mais aux camps c'était un brassage. Vous parlez d'ou... les femmes faisaient dans la Résistance?

I: Je tâche d'avoir une vue d'ensemble.

LL: Et bien oui, celles qui... par exemple nous avions une personne, une jeune fille, qui faisait de la sténotypie. Alors elle prenait toutes les conférences, toutes les réunions que nous faisons. Chacun agissait selon ses compétences...

I: C'était plus ça qu'une question que les femmes ne devait pas faire ceci...

LL: Et bien non, là c'était aboli, vous comprenez. Les femmes en maquis, et bien les femmes en maquis s'il fallait prendre un fusil, elles prenaient un fusil. Moi, je n'ai jamais eu à le faire, mais j'ai des camarades qui étaient en maquis et qui ont pris le fusil pour passer un barrage de police.

I: Mais je pense à votre ami qui voulu<sup>avaient</sup>s'occuper des parachutages et puisque c'était une femme on ne la laissait pas.

LL: Ah, je ne sais pas s'il n'y a pas eu des femmes qui se sont occupés de parachutages. Moi, je suis allée un soir sur un

terrain de parachutage, mais en fraude, je ne l'ai pas dit à mon mari, je ne l'ai pas dit à mes fils, je l'ai dit à personne, c'était interdit. Et alors un camarade me dit: "Mais si je vous emmène..." Je voulais voir arriver les parachutes, c'était quand même important; on n'était là que pour les trucs qu'on ne voyait pas. Alors je suis allée sur le terrain en dehors de Lyon, on a allumé les feux, on entendait les avions qui ronronnaient puis tout du'un coup les feux se sont éteints. Il y avait des Allemands qui montaient, c'était un terrain d'exercice; les Allemands venaient faire leurs exercices de nuit sur ce terrain. Alors nous sommes restés dans le fossé (laugh) et je n'ai plus recommencé.

I: Bon alors je ne veux pas profiter de...

LL: Non, mais demandez bien tout ce que vous voulez demander.

I: Peut-être vous voyez un peu ce que je tache d'avoir plus de l'histoire, comme on dit, de ce qu'on fait les Français pendant la Résistance... Au fond quels étaient les mobiles, peut-être un peu autres, qui ont poussé les femmes, sinon est-ce qu'elles ont réagi à cette défaite, est-ce qu'elles se sont engagées, est-ce qu'elles ont vu la Résistance d'une façon autre?

LL: Non, je crois que ça a été un acte spontané, vous savez; mais les Allemands étaient là, il fallait les mettre dehors. Les mettre dehors on ne pouvait pas les prendre par le bras puis leur dire: "Rentrez chez vous."

I: Donc selon vous il ne fallait pas plus de courage pour une femme....

LL: Absolument pas. Ah non, non absolument pas, c'était

spontané, ou on le faisait ou on le faisait pas. Ça n'a pas pesé...

I: ... aux enfants/

LL: Non, pas du tout, on était tous les quatre d'accord.

I: Ça c'est quand même exceptionnel.

LL: Evidemment ça a pas été dans toutes les familles pareil puisqu'il y a eu des Résistants et des Collabos dans les mêmes familles. Et oui, il y a eu des Résistants qui ont eu leur fils fusillés après la guerre.

I: Parce que c'était un Collabo?

LL: Collabo sérieux.

I: Est-ce-qu'il y a beaucoup de cas comme ça? Non,

LL: Il n'y a pas beaucoup de cas, mais enfin il y en a quelques uns.

I: Non, mais dans l'ensemble l'histoire que vous venez de me raconter est vraiment passionnante; et je vous en remercie infiniment.

LL: Si ça vous a intéressé.

END OF INTERVIEW